

Je n'ai pas lu *La métamorphose* de Franz Kafka

Herménégilde Chiasson

Number 82, Spring 2001

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20750ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Chiasson, H. (2001). Je n'ai pas lu *La métamorphose* de Franz Kafka. *Nuit blanche*, (82), 8–10.

Je n'ai pas lu *La métamorphose* de Franz Kafka

Par

Herménégilde Chiasson*

Je n'ai pas lu *La métamorphose* de Kafka. Cela ressemble à une accusation et à un aveu terrible, une sorte d'incursion dans le monde des incultes, de ces autodidactes qui n'ont pas su mettre leur temps à profit et qui vont jusqu'à se faire une parure de leur imposture. Kafka, l'un de ces écrivains cultes qui auront marqué le XX^e siècle tant par leur persona, leur œuvre que par leur figure devenue emblématique, une silhouette qui nous parle dans l'ombre avant même que ses traits ne nous soient révélés sous l'intensité aveuglante de lumières que les bourreaux n'éteignent jamais.

Sans doute y a-t-il là l'une des raisons majeures et peut-être la plus importante à ce désistement, ce refus d'endosser une douleur historique, personnifiée par cette figure sombre, énigmatique et douloureuse qu'on identifie comme l'ange annonciateur de toutes ces horreurs. Le visage de Kafka, sa coupe de cheveux qui rappelle déjà la tonsure des camps de concentration, ses yeux d'une mélancolie indéfinissable et si prenante sont pour moi l'indice visuel d'une époque où la vie devient cette quantité négligeable dans l'engrenage des plans quinquennaux. Cette maigreur. Maigreur de Duchamp, de Burroughs, de Beckett, de Beuys, de Deleuze, ces spectres qui traversent le siècle comme autant de porteurs de mauvaises nouvelles. Empêcheurs de tourner en rond qui tels des sphinx à la voix éraillée nous remettent devant des énigmes autrement plus inquiétantes que celles qui donnent l'homme comme référence et point d'achoppement.

J'étais étudiant dans le cours de littérature étrangère qu'Antonine Maillet donnait à l'Université de Moncton lorsque je fis l'acquisition obligatoire de ce petit livre, édition modeste sur papier bon marché dans la collection « Livre de poche ».

La couverture à dominante rouge montrait un cafard. C'est le souvenir qu'il me reste de ce livre que j'ai plus tard intégré à une œuvre visuelle qui a pour titre *Autobiographie* et qui s'articule autour de quatre axes : ce que j'ai fait, ce qui me préoccupait au moment où j'ai fait cette œuvre, ce que je me promets de faire, et ce que je ne ferai jamais, section que je n'ai évidemment pas réalisée. Dans la troisième catégorie, celle des actions que je me promets de faire, un des petits panneaux constituant de cette suite a pour titre : « Un livre à lire absolument » et contient, dans une sorte de niche taillée dans le bois, mon exemplaire du livre en question. Un livre à lire absolument. Ce titre en dit long sur ma culpabilité vis-à-vis de ma non-lecture de cette œuvre.

La notion de l'absolu transformée ici en adverbe pour en augmenter le poids, lourd de conséquences comme celui d'une exigence qui, une fois accomplie, délivre et exalte. Ah ! le plaisir de pouvoir faire un crochet dans la case des chefs-d'œuvre et dire qu'on a lu Proust ou Balzac ou Racine. Le plaisir du paysan qui engrange. Comment faire pour voir si cette manœuvre ne va pas modifier notre perception du monde car au fond, un peu comme le souligne Borges dans la nouvelle qu'il consacre au Don Quichotte de Pierre Ménard, il faudrait reconstituer les circonstances du chef-d'œuvre pour en comprendre pleinement l'apparition. Autrement *La métamorphose* n'est plus qu'un livre, un grand livre certes, mais un livre dont l'impact réside dans sa réputation plus que dans son parti pris esthétique qui nous échappe.

Dans *L'art du roman*, Milan Kundera écrit que Kafka c'est « à la fois le regard le plus lucide posé sur le monde moderne et l'imagination la plus déchainée. Kafka c'est tout d'abord une immense révolution esthétique. Un miracle artistique ». Dans le livre qu'il consacrait aux 70 créateurs qui ont marqué l'humanité, Daniel Boorstin a retenu au XX^e siècle les noms de Kafka, de Proust, de Joyce, de Woolf et de Picasso. Ce n'est pas le genre de propos qui me rassure dans mon obstination à ne pas consacrer l'heure et quelques minutes qu'il faudrait à la connaissance de cette œuvre-phare de la littérature moderne. Kafka lui-même ne plaisantait pas avec la lecture, étant d'avis qu'il ne faut lire que les livres qui nous blessent et nous poignent. « Si le livre que nous lisons ne nous réveille pas comme un coup sur la tête, pourquoi continuons-nous de le lire. Mon Dieu que nous serions heureux si nous n'avions pas de livre et le genre de livres qui nous rendent heureux sont ceux qu'il nous faudrait écrire si nous avions à le faire. Mais nous avons besoin de livres qui nous touchent comme un désastre, qui nous chagrinent profondément comme la mort de quelqu'un que nous aimons plus que nous-même, comme si nous étions bannis dans la forêt loin de tous, comme un suicide. » Je suis plutôt de cet avis, ayant commencé des milliers de livres qui n'ont pas retenu mon attention jusqu'à la fin.

En fait, je connais les débuts de ce livre pour l'avoir lu dans l'*Anthologie de l'humour noir* d'André Breton : « Un beau matin, au sortir d'un rêve agité, Grégoire Samsa s'éveilla transformé dans son lit en une formidable vermine. » Je connais aussi l'histoire pour en avoir lu des résumés, entre autres chez Boorstin. Au début, si Grégoire Samsa, qui travaille comme commis voyageur, tente d'ignorer sa transformation, sa famille, elle, ne peut en faire autant. Puisqu'il ne peut contribuer au soutien de ses proches, ceux-ci se voient dans l'obligation de prendre des pensionnaires mais ils ne pourront bientôt plus le garder dans sa chambre et le nourrir convenablement. Les pensionnaires, horrifiés, déménagent. Au grand désarroi de sa famille, Grégoire l'insecte meurt... Ce n'est rien de savoir l'histoire d'un livre, c'est le traitement qui importe, le comment plutôt que le quoi

faire. Le style c'est l'homme même pour réciter Valéry ; et pour connaître Kafka, il faudrait que je le rencontre dans ce rendez-vous qu'il a fixé à l'humanité quand il écrivit ce livre qu'il ne voulait vraisemblablement pas que nous lisions puisqu'il donna ordre à son ami Max Brod de brûler tous ses manuscrits. Je me dis souvent qu'en ne lisant pas Kafka, je respecte ses dernières volontés.

Kafka était d'avis qu'avec *La métamorphose* il avait produit une « histoire particulièrement répulsive », bien qu'on raconte qu'il y voyait plutôt une grande source d'hilarité, étant lui-même saisi d'un rire convulsif quand il en faisait la lecture à des amis. Il rejoint ainsi ces tragédiens malgré eux parmi lesquels l'on pourrait inclure Tchekhov qui en voulait à Stanislavski d'avoir monté son œuvre de manière si tragique et Beckett dont *En attendant Godot* fut présenté à New York comme l'éclat de rire de deux continents. Kafka est sans doute l'un de ces créateurs qui tentèrent de confronter la sauvagerie qui les habitait et qui bientôt déferlera impunément sur le siècle.

Œuvre prémonitoire à l'instar du *Cabinet du docteur Caligari* de Robert Wiene ou de la poésie brutale de Marinetti, elle se situe à la frontière de la fascination et de la dénonciation. Elle me rappelle en ce sens le dernier film de Pasolini, *Salo ou les 120 jours de Sodome* que je n'ai pas voulu voir non plus et à propos duquel le cinéaste affirmait dans une entrevue son ambivalence entre l'horreur et la jouissance vis-à-vis des tourments qu'il mettait en scène. Dans un autre ordre d'idées, je dois avouer que le monde des insectes ne m'a jamais particulièrement intéressé et celui des cafards encore moins depuis que je sais qu'ils ont tout le bagage génétique pour nous succéder advenant une conflagration nucléaire.

En fait, à mesure que j'écris, me complaisant en digressions de toutes sortes qui ne font que retarder l'aveu fatal, je me demande les raisons profondes qui ont fait que je n'ai pas voulu lire ce livre. Sans doute y a-t-il la présence du thème de l'horreur tel qu'on l'entend dans l'expression « film d'horreur », genre cinématographique dont je n'ai jamais été friand. La répulsion dont Kafka était particulièrement fier dans son œuvre, le surréalisme comme école de pensée, le recours à

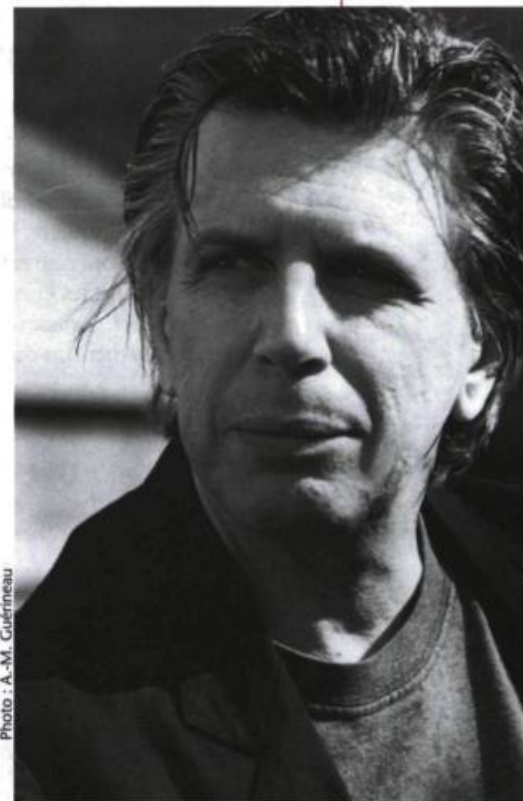


Photo : A.-M. Guérineau

Herménégilde Chiasson

l'inconscient comme moyen de subvertir les sens me semblent mettre en péril le peu d'emprise que nous conservons sur une réalité sans cesse fragilisée. Je suis de l'avis de Goya quand il écrit sur l'une de ses gravures de la suite *Les malheurs de la guerre* que « le sommeil de la raison engendre des monstres ». En ce sens, dénoncer un effet pervers par son excédent m'est toujours apparu comme une entreprise esthétique assez suspecte et donne souvent lieu à des manœuvres d'apprentis sorciers. Je sais bien que des œuvres telles que *Frankenstein*, *Dracula* ou *La métamorphose* sont symptomatiques des dérèglements d'une époque mais je me suis souvent demandé si leur intérêt ne venait pas précisément de leur propension à transformer une vision historique en charade, prophétie ou métaphore bien plus que de leur qualité littéraire. Il est probable, nous qui sommes condamnés, pour la plupart, à la lecture en traduction, que nous ne pourrions jamais résoudre cette énigme n'arrivant pas à isoler les composantes qui nous permettraient de déconstruire d'aussi grandes entreprises. Il paraît d'ailleurs que les traducteurs de Kafka n'ont pas su ou n'ont pas voulu rendre à son œuvre l'humour qu'il y voyait.

De la même manière que je suis fasciné par Marinetti tout en ne l'ayant jamais vraiment lu, par Tzara pour son intransigeance ou par Burroughs pour sa perception du corps comme machine molle, de la même manière Kafka m'intrigue et m'inquiète. Il préfigure les solutions finales, les génocides, la bureaucratie à outrance, les séismes de la conscience et les énervements psychiatriques. Plus qu'une œuvre c'est aussi un état d'esprit que je revois dans ces contradictions qui agitent toujours l'Europe

de l'Est et qui refont surface dans des œuvres comme celle de Kundera dont j'ai lu tous les livres. Sans doute en raison du sujet éminemment tragique de ce roman et dont je suis incapable de faire abstraction quand il m'apparaît au hasard de mes parcours en librairie, suscitant des images de mauvais rêve, d'une confidence perturbante ou d'une parabole dont la teneur clinique inquiète toujours autant. Faut-il tuer le messenger parce qu'il apporte de mauvaises nouvelles ? La douleur est toujours un élément que l'on tend à fuir et je suis d'avis qu'il vaut mieux montrer la beauté pour en promouvoir le sublime que d'en dénoncer les horreurs qui nous l'ont fait ou nous la feront perdre. L'œuvre de Kafka me semble faire partie de la seconde proposition. Peut-être entre-t-elle en contradiction avec ce que je crois et tente, parfois à mon insu, de mettre en pratique. En ce qui me concerne, c'est une œuvre dont l'absence me remet en face d'une monumentale contradiction et c'est assurément une histoire à suivre. **NB**

*Herménégilde Chiasson a publié : *Mourir à Scoudouc*, D'Acadie, 1974 et l'Hexagone, 1979 ; *Rapport sur l'état de mes illusions*, D'Acadie, 1976 ; *Prophéties*, Michel Henry, 1986 ; *Existences*, Perce-Neige/Écrits des Forges, 1991 ; *Vous*, D'Acadie, 1991 ; *L'événement Rimbaud*, en collaboration avec Claude Beausoleil et Gérard LeBlanc, Perce-Neige/Écrits des Forges, 1991 ; *Vermeer*, Perce-Neige/Écrits des Forges, 1992 ; *Miniatures*, Perce-Neige, 1995 ; *Climats*, D'Acadie, 1996 ; *Aliénor*, D'Acadie, 1998 ; *Conversations*, D'Acadie, 1998 ; *Pour une culture de l'injure*, en collaboration avec Pierre Raphaël Pelletier, Le Nordir, 1999 ; *Brunante*, XYZ, 2000 ; *Actions*, Trait d'union, 2000.

En 2001, l'académie de Stockholm célébrera son premier siècle d'existence.

S'il a fallu attendre trente ans pour qu'un Américain obtienne pour la première fois le Prix Nobel de littérature (1930 : S. Lewis, États-Unis), les Amériques comptent aujourd'hui seize lauréats : dix Étasuniens, trois Sud-Américains, deux Centraméricains et un Caribéen...

à découvrir dans le site Internet de *Nuit blanche*
le 6 avril prochain

www.nuitblanche.com